

## "ESCI DALL'INDIFFERENZA"

### "Sors de l'indifférence" de MARIA ALTOMARE SARDELLA \*\*Acte Unique\*\*

#### \*\*Personnages:\*\*

- Roberto Miani, homme à tout faire de la copropriété
- Luigia Peretti, vieille résidente de la copropriété
- Giulio Occhini, résident de la copropriété
- Michela La Fonte, résidente amoureuse de Marco Nicolini
- Gino Landri, résident responsable de violence domestique
- Dott.ssa Giordano, administratrice
- Marco Nicolini, résident amoureux de Michela La Fonte
- Dott.ssa Cecconi, intervenante d'un centre de lutte contre la violence

#### \*\*Introduction:\*\*

L'action se déroule dans un jardin de copropriété à Brianza en 2022.

(Mi-mars, premier après-midi. Dans le jardin d'une petite copropriété brianzole, un banc est situé avec des chaises, une petite table et divers outils de jardinage entassés dans un coin. M. Roberto Miani, l'homme à tout faire, entre en sifflant. Il prend la table et la place à côté du banc. Derrière la table, il met une chaise et sur celle-ci, il pose une bouteille d'eau et un gobelet en papier. Ensuite, il prend six chaises empilées et les

dispose en demi-cercle autour de la table, bien espacées les unes des autres. Après avoir terminé, il observe son travail avec satisfaction, ajuste peut-être quelque chose, puis commence à effectuer des opérations d'entretien du jardin. Il cesse de siffler lorsque les résidents commencent à arriver. Pendant l'assemblée de copropriété qui suit, il continue à travailler, suivant la discussion avec une grande attention, intervenant au moment opportun, comme quelqu'un qui se sent faire partie de la copropriété sans en être un résident. Mme Peretti et M. Occhini entrent avec une chemise entre les mains. Peretti a un sac rempli de provisions qu'elle pose sur le banc.)

PERETTI - Bon après-midi, Roberto !

MIANI – Bon après-midi, madame Peretti ! Bon après-midi, monsieur Occhini !

OCCHINI – Salut, Miani ! (À Peretti), une convocation de copropriété du jour au lendemain comme d'habitude. Notre administratrice a la mauvaise habitude de nous convoquer sans nous donner un préavis régulier et adéquat ! La dernière fois, je me suis plaint de ça, mais ma plainte est entrée par une oreille et sortie par l'autre ! Et nous voilà ! Que pense Giordano ? Que chaque jour de notre vie est à sa disposition !? Que nous n'avons rien d'autre à faire !? Qu'elle travaille, pendant que nous nous grattions le ventre ?

PERETTI – Mais non, mais non !

OCCHINI – Ne la justifie pas !

PERETTI – Je ne la justifie pas, ce n'est pas comme tu dis !

OCCHINI - Et comme si cela ne suffisait pas, d'autres dépenses à approuver ! Dépenses ! Dépenses !

Dépenses ! Des dépenses imprévues de plus en plus lourdes. Pourrons-nous continuer à les supporter ?

Cette copropriété est un puits de dépenses sans fond ! Ne serait-il pas temps de la renvoyer, celle-là ?!

PERETTI - Mais non, Giulio, que dis-tu ! Les dépenses de cette fois-ci, nous ferions bien de les affronter avec plaisir ! Peut-être que tu ne sais pas que l'État accorde une belle prime à ceux qui renouvellent les chaudières et les conduits de fumée d'ici la fin de l'année. Tu vois l'idée ?

OCCHINI – Bien sûr que je vois l'idée. Nous devons déboursier à nouveau une belle somme !

Giordano se rend-elle compte de la période que nous traversons ? Se rend-elle compte que nous ne travaillons pas ?

PERETTI - Nous aurons certainement une certaine dépense, mais avec ce que nous économiserons l'année prochaine, nous pourrons déjà partir en vacances cette année.

OCCHINI – Je ne sais pas, Luigia. Tu parles comme une retraitée. Ta pension arrive à l'heure chaque mois et tu n'as pas d'enfants à nourrir. Pour beaucoup, les temps sont vraiment durs.

PERETTI – Eh bien, malheureusement oui !

OCCHINI - Si cela nécessite l'unanimité, j'ai l'impression que nous ne serons pas tous d'accord. Nous, je ne nie pas que nous serrons la ceinture. Mon magasin de vêtements ne rapporte plus rien. Heureusement, nous pouvons compter sur le salaire de Giuseppina et, tant bien que mal, nous nous en sortons. Mais je sais que les Monicelli ont vraiment de sérieux problèmes.

PERETTI – Le confinement a ruiné beaucoup de gens.

OCCHINI – C'est sûr ! Les restaurants et les hôtels sont les plus touchés. Rita Monicelli m'a dit qu'ils ont dû réduire considérablement le personnel du restaurant et que, sauf miracle, ils sont sur le point de fermer.

PERETTI – Vous ne recevez pas l'aide de l'État ?

OCCHINI – Quelque chose ! Mais quand les aides de l'État ont-elles été suffisantes ? Et elles arrivent toujours après l'échéance des paiements. Tu sais combien de petits commerçants ferment leurs entreprises ?

PERETTI – Une vraie tristesse ! Cette pandémie n'était pas nécessaire ! OCCHINI - Revenons à nous, si une dépense est nécessaire, je ne pense pas qu'il faille l'unanimité pour l'approuver. Et c'est une dépense nécessaire. Les chaudières doivent être renouvelées, si ce n'est pas cette année, l'année prochaine, c'est sûr. Autant faire un sacrifice cette année et profiter de la remise de l'État. Deux plus deux font quatre, ça vaut la peine ! La plupart d'entre nous adhéreront, tu verras.

OCCHINI – C'est avantageux, je ne le mets pas en doute, et Giuseppina et moi ferons aussi cet effort supplémentaire. Mais si quelqu'un n'a pas d'argent, il ne peut pas l'inventer. Nous vivons en copropriété et nous devons tenir compte des problèmes de chacun ! Sinon, on va vivre seul dans une villa ! Et on fait ce qu'on veut !

PERETTI – Tu as raison, je suis d'accord. Mais si nous ne faisons pas les travaux cette année, dans deux ans, nous paierons le triple !

OCCHINI – (En croisant les bras sur la poitrine, impatient), la vie en copropriété met la patience à rude épreuve.

PERETTI - Là-dessus, il n'y a aucun doute !

OCCHINI - (En se serrant dans sa veste), il commence à faire frais. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette excentricité de nous convoquer dans le

jardin ? Nous sommes à la mi-mars, ce n'est pas le 15 août. On n'a pas besoin de faire un barbecue ?!

Espérons que ça se fasse vite, au moins. Giordano me semble de plus en plus délirante. Cette femme vit sur une autre planète. La planète de ceux qui se fichent des problèmes des autres parce qu'elle est bien installée !

PERETTI – Tu es trop dur.

OCCHINI - Figure-toi !

PERETTI - Giordano nous convoque dans le jardin pour une question d'hygiène, comme ça nous n'avons

pas à porter de masques et nous pouvons nous regarder dans les yeux.

OCCHINI - Il y a des visages que je préférerais ne pas voir, si je peux être honnête.

PERETTI - À qui le dis-tu ! (Baissant la voix), avez-vous entendu cette nuit ?

OCCHINI – (Baissant la voix en retour), cette nuit ? Non.

PERETTI - Toi et Giuseppina habitez à l'arrière. Bien sûr, vous ne pouvez pas entendre, tant mieux. C'est un supplice.

OCCHINI – Encore cette histoire ?

PERETTI – Encore ? Ça arrive de plus en plus souvent. J'entends les pleurs de Francesca. Étouffés, mais je les entends. Et puis, le matin, c'est pitoyable !

OCCHINI – Je l'ai vue. La semaine dernière, je l'ai croisée. Lunettes de soleil, foulard baissé sur le front.

PERETTI – Elle se remaquille le visage avec du fond de teint et met des lunettes de soleil, les contusions se voient. On dirait des gifles données délibérément, de manière à ce que les autres voient.

OCCHINI – Giuseppina dit que ce n'est pas seulement une affaire entre eux deux, il veut aussi l'humilier devant les autres, ce scélérat !

PERETTI – Je le pense aussi. Il veut que sa suprématie sur elle soit visible ! Sa femme n'est pas un être humain d'une dignité égale à la sienne ! C'est une marchandise à maltraiter comme bon lui semble ! Voilà où réside son plaisir.

OCCHINI – Parfois, crois-moi, j'ai honte d'être un homme. Mais il faut dire qu'elle subit, elle ne fait rien pour se soustraire ! Du moins, c'est ce qu'il semble.

PERETTI – Elle nie même. Je lui ai demandé une fois.

OCCHINI – Tu lui as demandé quoi ?

PERETTI – Je pourrais être sa mère, j'ai pris mon courage à deux mains.

OCCHINI – Et tu lui as demandé quoi ?

PERETTI – Je lui ai dit... Francesca, ton mari te frappe ?

OCCHINI - Comme ça, directement ! Et elle ?

PERETTI – Elle a nié.

OCCHINI – Exactement.

PERETTI - Elle dit... Non, non ! Je faisais la poussière en haut de l'armoire et je suis tombée de l'échelle.

Heureusement que Gino était là pour m'aider, sinon ça aurait été pire... C'est ce qu'elle m'a répondu. Mais elle regardait par terre, elle ne me regardait pas dans les yeux !

OCCHINI – Bien sûr, elle a honte ! Violée, frappée et c'est elle qui a honte comme si la

délinquante était elle-même ! ... Heureusement que

Gino était là pour m'aider ! ... Salaud ! (On entend le

son d'un message arrivant sur le téléphone portable d'Occhini, qu'il sort de la poche arrière de son jean).

C'est Rita Monicelli. (Parlant au téléphone, le ton de la voix revient à la normale), Salut, Rita ! Alors ?... Tu ne

peux pas venir à l'assemblée ?... Ne t'inquiète pas. Bien sûr !... Envoie-moi la délégation par e-mail, ensuite je

la montrerai à l'administratrice... Tu as raison, Giuseppina et moi pensons la même chose. Je le disais à Luigia que maintenant cette dépense est risquée... D'accord... Je rapporterai certainement. ... Bien sûr, il faut encourager les réunions en ligne. J'en suis convaincu aussi, tu vois. Je rapporterai aussi ça. ... Ne t'inquiète pas, je t'appelle plus tard et je te rapporte tout. Mais de quoi tu t'inquiètes !... De rien, figure-toi. Bien sûr, je salue Luigia. Salut, Rita, à plus tard ! (Il remet le portable dans la poche de son jean et s'adresse à Peretti). Comme je te le disais. Les Monicelli n'approuvent pas la dépense. PERETTI – Ils n'approuvent même pas sans savoir de quoi il s'agit, malheureusement !

OCCHINI – Nicola est hors de la ville et évidemment il ne peut pas venir. PERETTI – Nicola est le mari de Rita, n'est-ce pas ?

OCCHINI – Oui, c'est son mari.

PERETTI – Ne soyez pas surpris. Les Monicelli sont ici depuis moins d'un an et je suis un peu lente à mémoriser les noms.

OCCHINI - Nous ne mémorisons pas les noms parce que nous nous voyons peu. Giuseppina dit que nous devrions organiser une petite fête de temps en temps !

MIANI – (Travaillant à proximité) Bien joué, Madame Occhini ! Je suis partant, organisons une fête pour Pâques ! Si nous socialisons, nous n'oublierons plus les noms !



PERETTI – Bravo à vous, Roberto ! Vous travaillez, mais vos oreilles sont bien tendues ! Je vois !

MIANI – Ce n'est pas ma faute, Madame Peretti, si mes oreilles entendent bien ! C'est votre voix qui est aiguë !

OCCHINI – L'idée d'une fête de Pâques me plaît ! J'en parlerai à Giuseppina. Elle aime ce genre de choses, elle sera ravie. MIANI – Parlez-en d'abord à notre administrateur !

PERETTI - Administratrice, faut-il dire.

OCCHINI – Il faudrait dire administratrice.

PERETTI – Quelle horreur ! Je n'arrive pas à m'habituer à cette mode qui veut féminiser la langue à tout prix. La langue est née machiste, laissons-la telle quelle. Après tout, ce n'est pas la forme d'un mot qui peut changer les situations.

OCCHINI – Vous voyez ?! Ensuite, vous nous accusez, nous les hommes. C'est vous, les femmes, qui ne voulez pas du changement ! Vous êtes les conservatrices les plus obstinées. La langue peut changer tranquillement avec les évolutions de la société. Habituez vos oreilles à s'adapter, Luigia !

MIANI – Exact ! Je suis d'accord ! Vous savez, je suis entouré de femmes ! (Comptant sur ses doigts) Femme, deux filles et quatre petites-filles ! (Fait sept avec les doigts). Alors, vive les femmes ! Disait,

Monsieur Occhini, que Madame Monicelli ne vient pas ?

OCCHINI - Non, malheureusement ! Rita aurait volontiers participé à l'assemblée, mais elle n'a trouvé personne à qui confier la réception du restaurant ! Elle soulignait que nous avons une technologie merveilleuse à notre disposition. Nous pourrions tenir nos réunions en ligne en effet ! MIANI – Et la socialisation, alors, n'en souffre-t-elle pas ?

PERETTI - Déjà ! Sinon, je n'oublierais pas seulement les noms, mais aussi les visages !

OCCHINI – Alors continuons à nous retrouver tous ensemble passionnément comme à l'âge de la pierre ancienne ! Et à perdre du temps !

PERETTI – (Jetant un regard à Roberto qui a repris la taille de la haie, baissant la voix et faisant signe à Giulio de se retirer), c'est juste une excuse.

OCCHINI – Quoi ?!

PERETTI – (Faisant signe de baisser la voix), l'affaire des chaudières est une excuse !

OCCHINI – Comprends-moi, il n'y a pas de financement de l'État ? PERETTI - Il y en a. Mais ce n'est pas urgent de décider comme l'a écrit Giordano dans la convocation. Il y a jusqu'à décembre pour cela ! Nous sommes ici pour une autre raison.

OCCHINI – Les Landri ?

PERETTI – Les Landri !

OCCHINI – Les Landri posent problème ! Un problème que nous ne pouvons plus ignorer.

PERETTI – Un problème dont nous devons nous charger.

OCCHINI – Tu as raison. Nous ne pouvons plus faire semblant de ne pas voir ni d'entendre.

PERETTI - Eh oui ! Si nous restons silencieux, nous nous comportons en lâches complices du silence ! Ce matin tôt, j'ai appelé l'administratrice, Giordano. Je ne peux plus rester indifférent à cette situation ! Je lui ai tout raconté.

OCCHINI – Pourquoi as-tu appelé l'administratrice et pas les services sociaux ?

PERETTI – J'avais peur de causer des ennuis.

OCCHINI – Comment ça ?

PERETTI - J'avais peur que Gino soit arrêté. Au fond, nous ne savons rien de précis sur cette histoire. Si c'est lui le responsable, si c'est elle, ou si c'est les deux ! J'ai jugé plus opportun de m'adresser à quelqu'un que nous connaissons, qui nous connaît, qui peut nous conseiller.

MIANI – (S'approchant et baissant aussi la voix), Giordano a une licence en droit. Elle voit beaucoup de gens, elle en sait plus que moi et vous réunis. Elle peut trouver la bonne stratégie mieux que nous.

OCCHINI – (S'adressant à Miani), tu as parfaitement raison, Miani. MIANI – (Revenant à la haie), je

retourne à ma haie.

OCCHINI – Bien, retourne à ta haie. (À Peretti), c'est sans aucun doute un problème délicat.

PERETTI – Délicat et compliqué.

OCCHINI - C'est un problème que nous devons aborder correctement, car nous devons le résoudre !

MIANI – (Revenant en courant), faire du bruit et ensuite laisser cette pauvre femme dans la même situation, voire compliquer sa vie, ne sert à rien !

PERETTI - Mais il y a aussi le risque que nous faisons une grosse erreur ! Parfois, les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. Parfois, les hommes sont accusés injustement.

OCCHINI – C'est Francesca, cependant, qui est pleine de bleus. De quelle erreur parles-tu ? Mais c'est vrai. Il faut de la prudence dans cette affaire. MIANI – Je suis entièrement d'accord ! Une prudence maximale. Mais la situation est claire !

LA FONTE – (Entrant), bon après-midi à tous !

MIANI – (Revenant à la haie), bon après-midi, docteur La Fonte !

LA FONTE - (S'approchant de Giulio et Luigia), à en juger par vos confidences, je pense que vous parlez des Landri.

OCCHINI – C'est devenu un problème de conscience. Nous ne pouvons pas rester à regarder, indifférents.

LA FONTE - Heureusement qu'ils n'ont pas d'enfants !

Au moins, il n'y a pas d'enfants qui assistent terrifiés.

PERETTI – S'il y avait eu des enfants impliqués, j'aurais appelé les carabiniers sans hésiter.

LA FONTE – Organisons une raclée. Donnons une leçon à ce scélérat ! OCCHINI – Il mériterait une leçon !

MIANI – (Toujours sans bouger), je lui donnerais volontiers une leçon à celui-là !

PERETTI – Roberto!

MIANI - (Faisant un geste d'excuse), je sais, l'immeuble est à vous ! Mais je sais tout sur les autres.

OCCHINI – (À Miani), nous n'en doutons pas !

LA FONTE – (Serrant les poings), une raclée avec des doigts bien bagués. J'aimerais réduire cette sale tête en bouillie !

PERETTI - Ensuite, tu deviendrais un homme hors-la-loi. Nous devons être des femmes fortes dans la loi. Nous ne rendons pas les choses meilleures en répondant à la violence par la violence !

LA FONTE – Alors attends et espère que les choses changent

rapidement ! Les lâches doivent être combattus avec leurs propres moyens. C'est ainsi qu'ils comprennent la leçon. Une raclée qui le laisse à l'hôpital pendant trois mois et l'envie de boxer sa femme lui passera.

Comment se comporterait un frère, je me demande ?

OCCHINI – Calme-toi, Michela.

MIANI – (Avec admiration), les femmes

d'aujourd'hui...

OCCHINI - Qu'a dit l'administratrice ?

PERETTI – Elle était d'accord. Nous ne pouvons pas continuer à savoir et à faire semblant de ne rien voir.

MIANI – (Sans bouger), Et qu'a-t-elle l'intention de faire ?

LA FONTE – Pour autant que nous sachions, Francesca ne veut pas dénoncer son mari, sinon elle aurait déjà agi. Comment agir pour quelqu'un qui pourrait te diffamer et non pas cet escroc ?

OCCHINI – C'est à comprendre. Elle doit avoir peur.

LA FONTE – Non. Je ne comprends pas sa peur. Elle peut même faire pitié, mais elle est elle-même l'assistante de son agresseur. Il se peut qu'elle en soit même amoureuse !

OCCHINI - La psychologie humaine est complexe.

LA FONTE – Veux-tu dire tordue ? Pourquoi ne le laisse-t-elle pas, ce morceau de merde ?

PERETTI – On ne peut pas juger. Francesca ne travaille pas, je ne la vois jamais sortir régulièrement de chez elle.

LA FONTE – Elle travaille peut-être à distance, comment le saurions-nous ? Les informaticiens, par exemple, travaillent souvent à distance. Moi, je travaille à distance.

OCCHINI – Nous ne le savons pas, en effet, si elle travaille. Supposons qu'elle ne soit pas économiquement indépendante, où pourrait aller cette pauvre femme ?

LA FONTE – Par le diable ! N'importe où, mais loin de cet homme ! PERETTI – Faire quoi ? Une femme mature, sans formation professionnelle ? Francesca m'a toujours semblé être une personne très simple. OCCHINI – La victime parfaite. Lui, avec elle, se sent supérieur.

LA FONTE – Et si ce n'était pas un problème d'indépendance économique ? Ou d'exclusion socio-culturelle ?

OCCHINI – Veux-tu dire qu'elle subit cela parce qu'elle en est attirée ? En gros, qu'ils sont malades ensemble en tant que couple ? Que seulement en apparence, c'est lui le méchant ?

PERETTI – Le problème est là, mais nous n'avons pas les moyens de comprendre les dynamiques. Nous ne sommes pas des experts. Ni toi, Giulio, tu n'es pas psychologue, ni toi, Michela, tu n'es pas sociologue.

Moi, j'ai été institutrice en école primaire, mais honnêtement, je ne sais pas quoi faire, mes jambes tremblent.

MIANI – Et moi, je suis juste jardinier.

OCCHINI – (Avec le ton de celui qui, avec élégance, dit "occupe-toi de tes affaires"), un sympathique fouineur !

MIANI – Mais mes jambes ne tremblent pas et encore moins mes mains. LA FONTE – Vous, Roberto, êtes vraiment un vieil homme coriace ! (Roberto répond en faisant le geste typique de Popeye).

OCCHINI - Nous pouvons la convaincre, elle ou les deux, de demander de l'aide.

PERETTI - Pour le moment, il ne me semble pas nécessaire de signaler la situation aux structures qui sont peut-être liées aux forces de l'ordre. OCCHINI – Éventuellement, si le problème est qu'elle n'a nulle part où aller, l'un de nous serait prêt à l'accueillir jusqu'à ce que nous trouvions une solution plus appropriée.

LA FONTE – Vous pensez, si nous parvenons à l'arracher immédiatement aux griffes de ce salaud ? Nous devrions trouver un moyen de la convaincre de se confier d'abord. Nous devrions trouver un moyen de l'attirer.

PERETTI – Faire en sorte qu'elle ait confiance en nous et nous parle d'elle ? C'est difficile. Il la surveille de près.

LA FONTE – Bien sûr, l'escroc ! Il ne voudra sûrement pas perdre la poupée avec laquelle il joue !

OCCHINI – Lequel d'entre nous pourrait l'accueillir, si nous parvenons à lui faire admettre qu'elle est en difficulté ? (Tous se taisent, baissant la tête).

Apparemment, aucun de nous, nous avons tous des problèmes. Voyons ce que propose l'administratrice, à ce stade.



PERETTI – Même l'affaire du pass sanitaire est une excuse.

OCCHINI – Comment ça ?

PERETTI – Nous sommes dans le jardin, car il vaut mieux être à l'extérieur. C'est ce qu'a dit Giordano. Aux réunions de copropriété, ce sont toujours nous les femmes qui venons. Aujourd'hui, Giulio, c'est un hasard que tu sois ici. En général, c'est ta femme qui vient. Je pensais qu'elle serait là aujourd'hui.

LA FONTE – (À Occhini), au fait, comment va Giuseppina ?

OCCHINI – Bien, merci, elle vous salue. Elle a accompagné notre fils aîné chez le dentiste. J'espère que cela ne vous dérange pas trop si c'est moi à sa place.

MIANI – Absolument pas !

LA FONTE – (Ironiquement, pour souligner que Roberto s'occupe de leurs affaires), inutile de dire que Roberto interprète invariablement la pensée de tous (Roberto commente avec un geste de modestie, faisant semblant de ne pas comprendre l'invitation à ne pas interférer).

PERETTI - Marco Nicolini, lui, ne manque jamais, mais il n'est pas du tout agressif. Je ne le vois pas affronter ce type.

MIANI – Il ne faut pas sous-estimer M. Marco, hein !

LA FONTE – Encore une fois, je suis d'accord,

Roberto ! L'attitude calme et pacifique de Marco n'est pas un signe de soumission. Au contraire ! OCCHINI – Quelle avocate passionnée tu ferais !

MIANI – Juste parce qu'elle parle de M. Marco, hein !

LA FONTE - (À Peretti, ignorant Miani), Marco viendra-t-il aujourd'hui ? PERETTI – Il ne manque jamais quand tu es là. Il viendra aussi cette fois-ci. Au fait, Marco a-t-il pris une décision ?

MIANI – Ne dites pas ensuite que le fouineur, c'est seulement moi ! (Les autres l'ignorent).

LA FONTE – Si Marco a décidé ? Pas encore. Il temporise.

OCCHINI – Il te fait la cour, ça se voit de loin.

LA FONTE – Il ne se passe pas un jour sans qu'il vienne frapper pour une raison quelconque.

PERETTI – Pour quelles raisons ? Si je peux... (Miani fait des gestes comme pour dire "qu'est-ce que je disais ?").

LA FONTE - Une fois, il m'apporte un livre. Une autre fois, il me donne des fruits, disant en avoir acheté trop. Parfois, il m'apporte une part de pizza. Parfois, il veut me faire lire un article.

OCCHINI – Mais...

LA FONTE – Mais ça s'arrête là.

PERETTI – Et des fleurs ? Il ne t'offre pas de fleurs ?

LA FONTE – Jamais. Peut-être qu'elles lui semblent trop contraignantes. Mais il ne se passe pas une soirée sans qu'il m'envoie un message pour me souhaiter

bonne nuit.

MIANI – Et que dit-il ?

LA FONTE – Roberto, ce ne sont pas tes affaires !

MIANI – Excusez-moi beaucoup ! Mais si c'est madame Peretti qui s'immisce dans leurs affaires, elle ne dit rien. Dois-je m'offenser ? Ce n'est pas de la discrimination de genre, ça ?

PERETTI – Roberto ! ...

MIANI – D'accord, je retourne tailler la haie !

PERETTI – Eh bien, voilà, retourne tailler la haie ! (À La Fonte), qu'est-ce que tu attends ? Prends Marco par la cravate et emmène-le dîner !

LA FONTE – À dîner !

MIANI – D'accord ! Pour dîner ! Pendant un instant, j'avais pensé... à autre chose ! (Les dames secouent la tête avec bienveillance comme pour dire 'impossible de se débarrasser de cet importun').

OCCHINI – J'aime bien Marco. Il réfléchit avant d'agir ! Il faut réfléchir avant de bouger. Surtout de nos jours, avec tout ce qui se passe. On peut être accusé de viol pour rien du tout.

LA FONTE – Il réfléchit trop.

OCCHINI – Vous les femmes, vous n'êtes jamais contentes ! Désolé d'être franc. Ont-ils raison de dire que vous êtes des problèmes ?

MIANI – Peut-être pas, mais vous êtes délicieuses comme ça.

LA FONTE – Merci, Roberto, vous êtes gentil !

MIANI – De rien, docteur La Fonte, j'en suis convaincu !

PERETTI – Mais il a compris que tu es amoureuse de lui ? Tu lui as fait comprendre ?

LA FONTE – Luigia, un homme comprend quand il peut avancer. Marco est intelligent. Il est sensible. Il est cultivé. Il est sûr de lui...

PERETTI – Il est, il est, il est, c'est lui !

LA FONTE – Eh oui !

OCCHINI – Tu es amoureuse de lui !

MIANI – Grillée !

LA FONTE – Mais je veux que ce soit lui qui fasse le premier pas ! OCCHINI – Comme le veut la tradition.

PERETTI – Vous les filles d'aujourd'hui, quelle déception.

MIANI – Je le dis aussi, hein !

LA FONTE – Roberto ?! Continue de faire ton travail ! Je pense qu'il se mêle un peu trop ! N'est-ce pas, Roberto ?

OCCHINI – Pose les sécateurs et viens ici bavarder avec nous, Miani ! MIANI – Mais non ! Je continue mon travail, M. Occhini. C'est vous les oisifs, pas moi, hein !

LA FONTE – Si Marco me veut, il doit prendre ses responsabilités. Toutes les traditions ne doivent pas être bouleversées. Il doit me prouver qu'il est amoureux. Je ferais le tour du monde pour lui, mais il doit me montrer qu'il sait ce qu'il veut.

MIANI – C'est-à-dire qu'il doit être un homme !

OCCHINI – Bien dit ! Tu ne peux pas être celle qui lui retire les châtaignes du feu ! (Avec une ironie polie), Marco doit se comporter en homme ! Et toi, en femme !

PERETTI – Ce n'est pas une blague, Giulio !

OCCHINI – Je ne plaisante pas !

MIANI – Bon sang ! Ce ne sont pas des choses sur lesquelles on blague ! PERETTI – Ou peut-être que ce n'est pas si simple, Michela. Peut-être qu'il pense qu'un peu d'hésitation vaut mieux que de risquer de s'embourber dans un désir non partagé, tu ne crois pas ? Peut-être qu'il attend un signe clair de ta part. Lui as-tu donné un signe clair ?

LA FONTE – Ou bien Marco ne sait pas ce qu'il veut.

OCCHINI – Marco est simplement une personne honorable.

MIANI – Comme la plupart d'entre nous les hommes. Disons-le clairement !

PERETTI – Honorable et beaucoup moins décisifs qu'autrefois.

MIANI – À ce stade, quelqu'un doit bien se décider, je dis !

OCCHINI – Mais assez de bavardages sur votre histoire d'amour, Michela ! Tu sais te débrouiller toute seule, je suppose.

MIANI – Eh bien, j'ai quelques doutes ! (En s'approchant) Voulez-vous que je mette un bon mot pour vous auprès de M. Marco, docteur La Fonte ?

LA FONTE – Je me débrouille toute seule, Roberto !

MIANI – D'accord, d'accord, ne vous fâchez pas ! Je voulais juste vous donner un coup de main, me rendre utile ! Mais si vous vous en sortez seule... Quelque chose va arriver ! C'est sûr. (La Fonte soupire, Miani retourne à son travail).

PERETTI – Revenons à Francesca qui a besoin d'aide.

LA FONTE – Oui, revenons à Francesca.

PERETTI – Nous disions que Giordano a pensé que c'était mieux, aussi d'un point de vue psychologique, de ne pas faire cette réunion de copropriété en huis clos. De plus, ici en plein air, il y a aussi Miani, qui fait semblant de s'occuper du jardin.

MIANI – Je m'occupe du jardin ! Je ne fais pas semblant !

LA FONTE – Oh, mais nous ne pouvons pas nous débrouiller sans les hommes, n'est-ce pas ?

MIANI – Je voudrais bien vous voir, vous autres, sans les hommes ! PERETTI – Michela, il n'y a rien de mal à accepter l'idée que nous, les femmes, sommes différentes des hommes ! Nous sommes différents et complémentaires.

OCCHINI – La diversité ne signifie pas l'inégalité.

MIANI – (Miani court vers eux pour leur donner cinq). Tout à fait d'accord ! (Retourne à sa place).

PERETTI – Nous, les femmes, ne sommes pas une sous-espèce humaine ! LA FONTE - Certainement pas quelque chose entre les bêtes et le genre masculin, qui,

au fil des millénaires, s'est toujours considéré (en soulignant) comme le vrai maître de l'univers.

PERETTI - Avec un regard plus bienveillant envers les bêtes qu'envers nous, pour dire la vérité !

MIANI – Je n'étais pas de ceux-là, hein !

OCCHINI – Moi non plus ! Heureusement, il y a toujours eu des hommes corrects !

LA FONTE – Voilà ce qui me dérange le plus ! (À Giulio), je n'en veux pas à toi, Giulio !

MIANI – Moi non plus, j'espère !

LA FONTE - Nous ne devrions pas nous sentir chanceuses parce que certains hommes nous traitent comme des êtres humains. Nous sommes des êtres humains ! Nous avons tous, je dis bien tous ! Le droit à notre dignité d'être humain ! Ce n'est pas parce que vous, les hommes, nous respectez que vous nous faites je ne sais quel honneur pour lequel nous devrions vous remercier ! Nous, les femmes, avons nos droits et nos devoirs en tant que personnes au même titre que vous, les hommes ! MIANI – Je suis totalement d'accord, hein !

OCCHINI – Je suis de votre côté ! Pleinement ! Comme dit Roberto. MIANI – Merci, M. Occhini !

OCCHINI – Je m'appelle Giulio, je suis étonné que tu ne le saches pas encore !

MIANI - D'accord, Giulio.

LA FONTE – Celui qui frappe, intimide, qui opprime arbitrairement une femme commet un crime contre

l'humanité !

PERETTI – Et il doit être jugé et condamné pour cela !

OCCHINI – Vous avez raison, mais je me pose une question. Comment justifiez-vous que, à travers les millénaires, à toutes les latitudes et à toutes les longitudes, faites les exceptions nécessaires, les hommes ont pu vous acheter, vous vendre, vous déformer, vous brûler vive, vous torturer à leur guise ? Allez, répondez ! Je suis curieux ! Vous êtes la moitié du genre humain après tout.

MIANI – Je dirais même plus !

OCCHINI – Et vous donnez naissance au genre humain !

LA FONTE – Ils ont pu le faire avec notre propre aide, nous les femmes ! OCCHINI - N'oubliez pas !

LA FONTE – N'oublions pas ! En exploitant notre faiblesse envers vous les hommes en tant que mères et compagnes. Pour un peu d'attention masculine, nous les femmes sommes prêtes à tout ! Mais vraiment à tout !

OCCHINI - En Chine, pendant des siècles, la déformation des pieds faite par les mères sur leurs jeunes filles ! En Afrique, les mutilations génitales féminines, les infibulations, faites par les mères sur leurs jeunes filles ! En Inde, brûlées vives avec le cadavre du mari, même très jeunes, avec le consentement des victimes elles-mêmes, de leurs sœurs, de leurs mères ! PERETTI – Sans parler du fait



que beaucoup acceptent de se vendre aux caprices sexuels d'hommes apparemment honorables ! Et ce n'est pas toujours par pauvreté ! Trop souvent, elles se vendent pour l'éclat du luxe.

LA FONTE – C'est vrai. Depuis toujours, nous les femmes avons été complices d'une culture de violence et de mort contre nous-mêmes ! Mais maintenant, ça suffit ! Nous devons dire stop avec détermination !

PERETTI - Nous devons le dire aussi à ces femmes qui pensent que naître avec un pénis signifie être plus proche de Dieu ! Sinon, ce qui se passe en Afghanistan prendra le dessus.

MIANI – Moi aussi, j'ai une question. (Il s'approche)

Pourquoi le monde regarde ailleurs pendant que l'Afghanistan retourne en arrière de millénaires, alors que d'horribles crimes sont commis contre les femmes ?

PERETTI - C'est-à-dire pendant que d'horribles crimes sont commis contre l'humanité dans sa partie féminine ?

LA FONTE – Vous voulez savoir pourquoi ? Parce qu'il y a de gros intérêts économiques en jeu !

OCCHINI – Exactement ! Les talibans sont les seigneurs de la drogue, qui sert également les industries pharmaceutiques occidentales !

LA FONTE - Ça vous dit quelque chose, ça ? Alors, que voulez-vous que ça donne si la moitié de la population afghane est emprisonnée dans un burqa ? Si les

femmes plus jeunes sont considérées comme du butin de guerre au même titre que le bétail ?

PERETTI - Pour des raisons économiques, le monde peut détourner le regard.

OCCHINI – Mais nous sommes tous des êtres humains et si nous le sommes, si nous nous considérons comme des êtres humains, nous ne pouvons pas rester indifférents à la souffrance d'autres êtres humains ! Tu as raison, Luigia.

PERETTI – Non ! Aucun être humain digne de ce nom ne peut se réfugier dans l'indifférence. Mais surtout, nous les femmes, devons aider les femmes ! Même celles qui ne se rendent pas compte de leur état d'esclavage.

LA FONTE – Surtout nous devons aider ces femmes qui pensent que la maltraitance et la sous-estimation sont normales et qu'il n'y a rien à faire à ce sujet !

PERETTI – Bien ! Commençons par Francesca, notre voisine. Commençons par la situation qui est sous nos yeux depuis trop longtemps sans que nous fassions rien ! Et puis nous nous organiserons pour faire plus.

OCCHINI – En effet, nous avons une puissante technologie à notre disposition. Nous pouvons l'utiliser pour changer les choses. Commençons à sortir de l'indifférence, cependant ! Si nous voyons des actes de violence, sortons de l'indifférence ! Arrêtons de penser que cela ne nous concerne pas !

LA FONTE – Si une femme est esclave, chacune d'entre nous l'est ! Si une femme est contrainte de se prostituer, chacune d'entre nous pourrait être potentiellement considérée comme une prostituée, quel que soit le travail que nous faisons !

OCCHINI – Si nous n'opposons pas de résistance, nous légitimons l'esclavage des femmes ! Et aujourd'hui, c'est aux femmes en Afghanistan, demain cela pourrait toucher nos filles ! Cela pourrait toucher mes filles !

MIANI – Et mes petites nièces ! Faisons attention !

PERETTI – Les droits ne sont jamais acquis définitivement ! Défendons-les !

LA FONTE – Ouvrons Internet et engageons-nous dans la lutte contre les talibans ! Éduquons les femmes en Afghanistan !

PERETTI – Engageons-nous dans la lutte contre tous les lâches, partout où ils se trouvent !

OCCHINI - Gino Landri viendra certainement. Aujourd'hui, nous le confronterons à ses responsabilités.

PERETTI – Mais comment réagira-t-il ? C'est quelqu'un qui n'a pas la tête bien faite, celui-là !

LA FONTE – Nous les femmes, nous sommes trop craintives. N'est-ce pas ce qui alimente la violence domestique ? Si vous donnez une poêlée à quelqu'un qui vous donne une gifle, peut-être que la prochaine fois, il gardera ses mains à sa place ou y réfléchira

avant de vous frapper. Est-ce que l'attitude de l'un envers l'autre n'a pas quelque chose à voir là-dedans ?

OCCHINI – Peut-être, Michela. Mais surtout, la solution est simplement de laisser un homme comme ça.

PERETTI - Mais nous n'avons pas toutes des idées claires ! L'union, la solidarité entre nous doit être notre force !

OCCHINI – Exactement ! La vraie force réside dans la solidarité, dans l'entraide !

LA FONTE – Nous les femmes devrions approfondir ce concept. LANDRI – (Entrant), salut, Giulio. Miani ... (Giulio répond, Miani l'ignore.) Tu parles comme un prêtre, Occhini !

OCCHINI – Il n'y a rien de mal à parler comme les prêtres s'ils sont cohérents.

LANDRI – Bien sûr ! (S'adressant aux femmes), bon après-midi, les filles ! PERETTI - Les filles !? Merci pour le compliment !

LA FONTE – Ne le remercie pas trop.

LANDRI – Que veux-tu dire, voisine ?

LA FONTE - Que tu te montes la tête et ensuite tu penses être un mec sympa.

LANDRI – Je ne le suis pas ?

LA FONTE – Que veux-tu que je te dise ? Évalue-toi toi-même !

OCCHINI – (Agitant une feuille qu'il prend du dossier

qu'il tient entre ses mains, pour changer délibérément de sujet), regardez un peu ces factures ! Le peintre se fait payer comme un médecin !

LA FONTE - Comme un éminent, tu veux dire !

OCCHINI - Administrateur, administratrice ou administratrice que ce soit, quand il s'agit de voler, il n'y a pas de genre qui compte !

PERETTI – Notre administratrice ne fait pas de magouilles. Elle me semble être une personne honnête.

LA FONTE – Moi aussi.

LANDRI – Nous sommes tous humains après tout, hommes ou femmes, cela ne compte pas. Si la personne est honnête, elle l'est indépendamment du sexe.

PERETTI – Ne me dis pas ! Venant de toi, une phrase comme ça fait son effet !

LANDRI – Pourquoi ? Je te semble raciste ?

OCCHINI – Es-tu pour l'égalité des sexes ?

PERETTI – Giulio ! Giulio, ce n'est pas le moment !

LANDRI – Maintenant, je vais dire quelque chose qui me vaudra la désapprobation des femmes présentes ici. Non, je ne suis pas pour l'égalité des sexes !

OCCHINI – Au moins on ne peut pas dire que tu es hypocrite ! Vive la sincérité !

LA FONTE – Vive l'impudence !

LANDRI – Hommes et femmes, nous sommes différents

! La nature nous a faits différents. Une femme a besoin d'être guidée par son homme.

LA FONTE – Et pourquoi ? Elle n'est pas capable de penser ? Si tu ouvres le crâne d'une femme, tu ne trouves pas de cerveau ?

LANDRI – Vous les femmes êtes délicates, sensibles, tout est sentiment. Craintives. La nature vous a faites ainsi.

LA FONTE – Ta femme est d'accord ?

LANDRI – Bien sûr qu'elle l'est !

PERETTI - Et si par hasard elle n'est pas d'accord, que fais-tu ?

LANDRI – Dans une maison qui se respecte, et la mienne est une maison qui se respecte, c'est l'homme qui commande. Chez moi, c'est moi qui commande.

C'est dans vos maisons qu'il y a quelque chose qui ne va pas ! OCCHINI – Attention, c'est un point de vue personnel ! Ne porte pas de jugement sur les autres.

LA FONTE – (À Landri), est-ce que cela peut arriver qu'une femme soit plus intelligente que l'homme avec qui elle vit ?

LANDRI – Cela n'arrive pas parce que vous les femmes avez beaucoup de qualités, mais vous n'êtes pas rationnelles, le sentiment l'emporte en vous. Vous êtes des mamans.

LA FONTE – Et si une femme n'obéit pas, que fait l'homme ? Si ta femme ne t'obéit pas, que fais-tu ?

LANDRI – La femme doit obéir. Le commandement doit être unique ! L'égalité à la maison ne mène qu'au désordre. Ma femme m'obéit. Et tout va bien.

LA FONTE – Tu veux dire que toi, en échange de la nourriture et du logement, tu possèdes ta femme comme tu possèdes ton chien, comme tu possèdes ta voiture.

LANDRI – Une femme est heureuse si elle peut se fier à un vrai homme, à un homme fort. Ma femme est heureuse, je ne lui fais manquer de rien. PERETTI – Pas même des bleus.

LANDRI – Tu insinues que pour obtenir la collaboration de ma femme, je suis obligé de la frapper ? Ou pire ? Que je la frappe pour le plaisir de la frapper sans même avoir de raison ?

PERETTI - C'est ce que tu dis.

LANDRI - Je ne devrais pas te donner d'explications, mais je vais le faire quand même. Ma femme tombe ! Elle tombe tout le temps. Nous avons consulté de nombreux médecins à ce sujet.

PERETTI – Ta femme est une femme heureuse, tu dis.

LANDRI - Elle l'est comme vous ne l'êtes pas. Une femme heureuse reste chez elle, ne sort pas faire des tâches d'homme. Elle ne prend pas de décisions qui relèvent d'un homme. Elle ne travaille pas. Moi, je travaille, elle reste à la maison et s'occupe des tâches ménagères.

LA FONTE - Je n'arrive pas à y croire ! Nous avons l'Afghanistan dans notre immeuble !

PERETTI – Pourquoi une femme heureuse pleure-t-elle ? J'entends ta femme pleurer la nuit.

OCCHINI – Est-ce que c'est parce que tu la forces à faire quelque chose qu'elle ne veut pas ?

LA FONTE - Est-ce qu'une femme ne peut pas te dire non ? Quels que soient tes désirs ? Quelles que soient tes envies ?

PERETTI - Elle est là pour t'obéir, n'est-ce pas ?

LANDRI – Nous vivons dans des maisons aux murs de carton. Vous ne contrôlez pas vos hommes, vous les commères, vous passez votre temps à écouter aux portes et vous vous faites des idées fausses. Cela signifie être laissées à vous-mêmes ! Ma femme fait des cauchemars ! C'est pourquoi vous l'entendez pleurer la nuit. Parfois, pas toujours.

OCCHINI – Quelle chance ! Qu'elle le fasse parfois et non toujours !

LA FONTE – Pourquoi ne vient-elle jamais aux réunions de copropriété ?

LANDRI – (Avec la voix de plus en plus forte), ça suffit maintenant ! Ce ne sont pas vos affaires ! Je ne viens pas m'immiscer dans vos affaires à la maison, il me semble ! Faites-moi la même courtoisie ! Ne délirez pas sur des faits que vous ne connaissez pas ! Voilà ce que signifie vivre en copropriété ! Il faut rendre compte aux autres de ses propres affaires ! Mais ce n'est pas vous qui payez mes factures ! De quoi vous mêlez-vous ?



MIANI – (S'approchant avec une pelle entre les mains et s'adressant aux femmes), puis-je vous être utile ? J'ai fini de tailler la haie. (À Landri d'un air menaçant), j'ai le temps de secouer quelques sacs de fumier !

LANDRI – Retourne à ton travail, Miani ! On te paie déjà bien trop ! OCCHINI – (Se mettant entre les deux), tout va bien, Roberto. Échangeons quelques opinions en attendant que l'administratrice arrive. Tranquille, Gino.

MIANI – D'accord. Mais si besoin est, je suis là.

LANDRI – Quel beau cadeau, Miani, si elle retourne travailler et arrête de menacer celui qui la paie !

OCCHINI – Aucune menace, Gino. Tranquille.

PERETTI – Merci, Roberto, va. (Roberto s'éloigne, retourne à son travail). LANDRI – Regardez, il faut supporter ! (L'administratrice entre avec son ordinateur portable, qu'elle pose sur la petite table. La Fonte va s'asseoir). ADMINISTRATRICE – Bon après-midi, mesdames et messieurs ! (Les copropriétaires répondent au salut sauf Landri qui est visiblement agité). Alors, avez-vous lu l'ordre du jour ?

LANDRI – (Se recomposant), je ne comprends pas pourquoi cette réunion a lieu en plein air ! Mais si elle doit absolument se faire en plein air, cette réunion doit-elle se faire en présence de notre homme à tout faire ? Miani ne peut-il pas venir à un autre moment pour faire son travail ? MIANI – Je te réponds !

ADMINISTRATRICE – Monsieur Miani, s'il vous plaît !

(S'adressant à Landri), M. Miani a un horaire de travail régulier que nous ne pouvons pas modifier sauf de manière exceptionnelle.

LANDRI – Mais nous, nous avons droit à notre vie privée !

MIANI – Occupe-toi de tes affaires, hein, Landri ?! Je n'ai aucun intérêt à écouter ce qui se passe chez toi ! Et je n'ai pas les petites mains d'une femme !

ADMINISTRATRICE – Monsieur Miani, s'il vous plaît !

LANDRI – Pouvons-nous nous réunir à l'intérieur ?

ADMINISTRATRICE – Bien sûr que nous le pouvons.

Avez-vous tous votre pass sanitaire ? Un super pass sanitaire, comme le prescrivent les règles sanitaires en vigueur ?

NICOLINI – (Entrant), bon après-midi à tous ! Désolé pour le retard. Je vous entendais crier depuis la rue. Je fais un saut au bar pour vous prendre une camomille ? (L'assemblée se détend. Les copropriétaires, sauf Landri, sourient).

MIANI – Bon après-midi, Monsieur Nicolini.

NICOLINI – Bon après-midi, Roberto.

PERETTI – Bravo, Marco ! Dis-leur à tous les deux ! Calmons-nous ! (Il va s'asseoir).

LA FONTE - Marco, viens t'asseoir ici !

LANDRI – Bonjour, Marco ! Réclamé par les femmes ! Mais ensuite, elles te respectent ? (L'assemblée montre des signes d'agitation).

NICOLINI – (Détendu, regarde particulièrement

Michela), bonjour à toutes et à tous. Si je suis respecté par les femmes ? Je pense que oui ! (En s'adressant à Michela, tout en s'asseyant près d'elle), tu me respectes ?

LA FONTE – Tu veux dîner avec moi ce soir ?

MIANI – Wow ! (La Fonte lui lance un regard furieux).

NICOLINI – Tu m'invites parce que tu me respectes ?

LA FONTE – Je t'invite parce que je te respecte énormément.

LANDRI – Mais dans quel monde sommes-nous tombés ? Une femme qui invite un homme effrontément devant tout le monde !

OCCHINI - Gino, nous ne sommes pas en Afghanistan ! Il n'y a rien de mal à ce que Michela paie le dîner à Marco.

NICOLINI – (S'efforçant de détendre l'atmosphère), absolument ! Je confirme. Où allons-nous, Michela ?

LA FONTE – Landri, déménage en Afghanistan, traînant ta femme par les cheveux d'une main et tenant une massue de l'autre !

LANDRI – Tu plaisantes, La Fonte, n'est-ce pas ?

LA FONTE – Et si je ne plaisante pas, que fais-tu ? (Se levant et mettant les mains sur les hanches), tu me frappes ?

ADMINISTRATRICE– On peut arrêter ça ? Vous allez tous dehors ? (La Fonte se rassoit).

MIANI - Nous sommes déjà dehors !

ADMINISTRATRICE– Vrai ! Vous êtes tellement turbulents que j'avais oublié !

NICOLINI - (Sortant le passeport vert de son portefeuille et le brandissant), J'ai le passeport vert !

OCCHINI – Bien joué ! Revenons à nous ! Et toi, Gino ? Tout va bien ? LANDRI – Pas encore. J'ai suivi un traitement antibiotique et je ne suis pas encore vacciné. C'est la vérité, ce n'est pas une excuse.

PERETTI – Et nous te croyons !

ADMINISTRATRICE– Donc, si vous voulez assister à la réunion, Monsieur Landri, nous devons rester dehors dans le jardin. Ou vous pouvez déléguer un voisin en qui vous avez confiance pour assister à la réunion. Comme vous préférez.

LANDRI – Restons dans le jardin !

ADMINISTRATRICE– Bien, continuons. (Aux copropriétaires restants debout), asseyez-vous, s'il vous plaît, ne restez pas debout. (Landri s'assoit, Occhini reste debout). Êtes-vous tous là ? (Jette un coup d'œil circulaire), Nicolini, Landri, Peretti, Occhini, La Fonte. Les Monicelli manquent. Quelqu'un a-t-il une délégation des Monicelli ?

OCCHINI – Moi, administratrice. Je l'ai également envoyée par e-mail. ADMINISTRATRICE– (Ouvre l'ordinateur portable. Puis s'assoit). Un moment, je vérifie... D'accord. (Commence à taper). Bien, vous êtes présents à cent pour cent des millièmes. Nous

disions, si vous avez lu l'ordre du jour, il serait opportun, compte tenu des allégements fiscaux que vous pourriez recevoir de l'État, de commencer les démarches pour la rénovation des cheminées et des chaudières. Cette décision doit être prise rapidement. C'est pourquoi je vous ai convoqués en urgence.

LANDRI – (Se levant), à propos de la rapidité... Dans l'e-mail que je vous ai envoyé, administratrice, vous pouvez lire les références aux dispositions en question. (Aux autres copropriétaires), ce n'est pas vrai, comme l'affirme l'administratrice, que nous devons décider immédiatement. En réalité, nous avons jusqu'au mois de décembre prochain. (Il se rassoit).

ADMINISTRATRICE– C'est vrai, Monsieur Landri. Formellement, nous avons jusqu'au mois de décembre prochain. En pratique, j'ai besoin de savoir tout de suite qui adhère afin de pouvoir préparer calmement les devis de dépenses. En bref, pour ne pas nous retrouver au dernier moment et ensuite choisir la première entreprise qui se présente. D'autant plus que de nombreux copropriétaires feront ces travaux et que les entreprises les mieux préparées et les plus avantageuses pourraient déjà être engagées. Plus tôt nous agissons, mieux c'est.

PERETTI – Juste. Je suis d'accord.

OCCHINI – Donc, doit-on décider cet après-midi ou

rien du tout ? ADMINISTRATRICE– Cet après-midi, je

voudrais savoir si vous êtes tous d'accord, ou du moins, ceux d'entre vous qui le sont.

OCCHINI – Faut-il l'unanimité pour faire le travail ?

ADMINISTRATRICE– Pas nécessairement. Ceux qui ne se joignent pas cette année devront prendre des mesures au plus tard dans les deux ans à venir et ne pourront plus utiliser la cheminée collective existante à l'avenir. Ils devront soit s'entendre, en quantifiant les dépenses et en évaluant la faisabilité, avec les copropriétaires de la même colonne pour se connecter à la nouvelle cheminée, soit réaliser une cheminée individuelle à leurs frais, y compris d'éventuels coûts de conception. LANDRI – (Se levant), nous pourrions aussi décider de ne rien faire. (Il s'assoit).

ADMINISTRATRICE– Absolument oui. Personne ne vous oblige. Ce qui vous est offert, c'est une opportunité. À vous de l'accepter ou de la refuser.

NICOLINI – Il serait avantageux de l'accepter en général et de laisser en suspens ceux qui ont besoin d'un peu de temps, s'il y en a. (S'adressant aux autres copropriétaires), qu'en pensez-vous ?

ADMINISTRATRICE– C'est une excellente solution, Monsieur Nicolini. Nous pouvons certainement faire ainsi. En attendant, ceux qui sont sûrs de vouloir adhérer peuvent me le dire immédiatement.

OCCHINI – Les Monicelli se réservent le droit de décider plus tard. ADMINISTRATRICE– Je suppose que vous tous avez décidé de réaliser le travail, sauf

indication contraire. Est-ce exact ? Bien. D'ici demain soir, je vous enverrai le procès-verbal de la réunion et bientôt les premiers devis de dépenses.

LANDRI – (Se levant), bon après-midi à tous !

ADMINISTRATRICE– Un moment, Monsieur Landri.

LANDRI – (De manière en colère), qu'y a-t-il encore !

MIANI – Oh, Landri, baisse d'un ton, nous ne sommes pas sourds ! LANDRI – Que veut-il ?

ADMINISTRATRICE– Monsieur Miani, je suis déjà là pour modérer l'assemblée !

MIANI – Désolé ! Ça m'a échappé !

ADMINISTRATRICE– Et vous, Monsieur Landri, asseyez-vous !

LANDRI – Vous ne me donnez pas d'ordres !

MIANI – Oh, Landri, arrête, hein !

LANDRI – Toi, arrête !

ADMINISTRATRICE – Ça suffit !

NICOLINI – Les gars, alors ? Un peu de courtoisie ! S'il vous plaît, docteur Giordano, continuez. Gino, calme-toi.

LANDRI – Mais qu'est-ce que vous avez aujourd'hui à tous me dire de me calmer ? On dirait que je suis agité, peut-être ? (Il s'assoit). ADMINISTRATRICE– La municipalité met en place un centre de lutte contre la violence.

LANDRI – Merci pour l'information, mais je ne pense pas que cela nous concerne !

LA FONTE – Landri, tu ne décides pas pour tout le

monde ! Tu n'es pas chez toi !

LANDRI – Un centre de lutte contre la violence en défense des femmes, je suppose ! Ces pauvres femmes ! Toujours opprimées ! Toujours martyres ! Jamais elles ne font quelque chose de pire que le diable ! ADMINISTRATRICE– Ce sera un centre de lutte contre la violence polyvalent, en défense de tous, femmes, enfants, hommes. En défense de quiconque se trouve d'une manière ou d'une autre en difficulté.

LANDRI – Et nous ? Qu'est-ce que ça nous fait ?

NICOLINI – Gino, s'il te plaît, laisse-la parler !

ADMINISTRATRICE– Ils ne veulent pas du centre habituel fait par des experts, mais auquel les gens ne s'adressent pas par méfiance ou pour mille autres raisons.

LANDRI – Il se fait tard, allez droit au but.

ADMINISTRATRICE– Si vous êtes d'accord, j'inviterais une experte qui s'occupe de cela à entrer dans cette réunion. (Les copropriétaires se regardent les uns les autres en acquiesçant). Vous pourriez entendre directement d'elle de quoi il s'agit, si ce qu'elle propose peut vous intéresser. Et vous pourrez décider de participer ou non aux initiatives du centre.

PERETTI – Je suis d'accord !

OCCHINI – Moi aussi !

MIANI – Nous l'écoutons avec plaisir !

LANDRI – Mais continuez à travailler, vous !



ADMINISTRATRICE– Vous voulez finir, vous deux ?  
Dois-je prendre des mesures ?

LANDRI – Mais sommes-nous à l'école ?

PERETTI – Mais c'est un asile !

OCCHINI – J'en ai assez de ces réunions chaotiques !  
Jamais une réunion dans cette copropriété sans querelle !

LA FONTE – (Se levant et levant la main), tout à fait d'accord ! Appelez l'experte, docteur Giordano ! Nous sommes très intéressés par le sujet.

ADMINISTRATRICE– Bien. (Prend le téléphone sur lequel elle tape quelque chose).

LANDRI – Je vous salue, je retourne travailler. Si ensuite je peux être utile en quelque chose, faites-le moi savoir. Je suis toujours sensible aux problèmes féminins ! Amusez-vous sans moi ! J'ai du travail, moi !

NICOLINI – Gino, attends ! Maintenant que nous sommes là, l'après-midi est pratiquement terminé. Ça semble être un sujet intéressant, peut-être pouvons-nous faire quelque chose d'utile, mieux vaut écouter directement plutôt que de devoir se fier à la discussion.

LA FONTE – Ou venir toquer à ta porte !

MIANI – Que le Ciel nous en préserve !

NICOLINI - (À Landri), reste encore quelques minutes. Allez !

LANDRI – D'accord ! (En s'adressant à Nicolini), mais dis à Miani de ne pas me provoquer, ma patience n'est

pas infinie.

NICOLINI – Roberto ?

MIANI – D'accord. Je me tais ! (Landri, bien contrarié, retourne s'asseoir. Déplaçant sa chaise, Occhini s'assoit à côté de lui).

AMMINISTRATRICE – L'experte arrive... La voici d'ailleurs. (L'opératrice entre). Je vous présente docteur Lorella Cecconi.

CECCONI - Bonjour. Enchantée de vous rencontrer. (Les copropriétaires acquiescent. Landri semble contrarié).

ADMINISTRATRICE – Asseyez-vous, docteur, s'il vous plaît. S'il vous plaît, Monsieur Miani, pourriez-vous trouver une autre chaise ?

MIANI – Tout de suite, madame ! (Miani apporte une chaise qu'il place à côté de l'administratrice. La docteur Cecconi s'assoit, mais se lève de temps en temps, se déplaçant dans l'espace disponible pendant qu'elle parle).

CECCONI – Je vous présente une initiative conjointe des administrations communales provinciales, de la Confcommercio et des écoles secondaires de notre commune et de certaines communes voisines.

LANDRI – La confédération des commerçants de la province ou de la région ?

CECCONI – De la province, monsieur...

LANDRI – Landri.

CECCONI – De la province, monsieur Landri. Et je tiens à souligner que les administrations communales participent indépendamment de leur couleur politique. Nous organisons une série d'activités visant à prévenir la violence...

LANDRI - (L'interrompant), de genre ! Aucun homme n'est assassiné, battu ou maltraité par les femmes, n'est-ce pas ? Ou on n'en parle pas ? Si nous, les hommes, mourons, cela n'intéresse personne ! Si les lois nous oppriment en cas de divorce, nous réduisant à la famine, que cela importe !

CECCONI – Vous semblez très en colère, monsieur Landri.

NICOLINI – Gino, un peu de patience ! Écoutons ce que la docteure a à dire. Je suppose que nous aurons le temps pour nos interventions. CECCONI – Bien sûr, monsieur...

NICOLINI – Nicolini.

CECCONI – Exactement, monsieur Nicolini. Je suis ici pour proposer, mais surtout pour répondre à vos doutes, pour écouter. Eh bien, notre centre ne s'occupera pas seulement de la violence de genre, même si, malheureusement, il est vrai qu'ici en Italie, une femme est assassinée en tant que femme tous les deux jours et demi.

NICOLINI – Vous vous occupez donc de la violence en général. Aussi de celle des femmes envers les hommes, des adultes envers les enfants et de la violence envers

les différents en général.

LANDRI – (Avec ironie), de la violence envers les animaux, non ?

CECCONI – De cela aussi, bien sûr. Nous, les êtres humains, avons encore un long chemin à parcourir en ce qui concerne le respect de nos semblables et des autres créatures.

NICOLINI – Pourquoi vous adressez-vous aux copropriétaires ?

CECCONI – C'est à l'intérieur des familles que se produisent les méfaits les plus graves. C'est bien connu. En nous adressant aux familles, non seulement nous diffusons des informations à grande échelle, mais nous avons également la possibilité de mener des enquêtes approfondies sur le phénomène pour en étudier les causes et les conséquences. Et élaborer des solutions appropriées.

NICOLINI – Vous voulez mettre en lumière les cas passés sous silence. J'ai bien compris ?

CECCONI – Nous voulons que les victimes soient informées des structures du territoire et les encourager à ne pas rester silencieuses, à demander de l'aide si nécessaire. Mais nous voulons aussi encourager ceux qui savent, qui voient et qui ne parlent pas à sortir de l'indifférence, à prendre en charge le problème, en sachant que se tourner vers notre centre pour des informations et de l'assistance ne signifie pas dénoncer au sens courant du terme.

NICOLINI – Notre voisin, Gino Landri, mentionnait des cas de violence domestique féminine envers les hommes. Je sais que ces cas sont en augmentation, mais qu'ils restent cachés parce qu'un homme a beaucoup plus honte qu'une femme d'admettre qu'il est victime de maltraitance, qu'il n'est pas capable de s'y opposer, de se défendre d'une manière ou d'une autre.

CECCONI – C'est vrai. Malheureusement, c'est une triste réalité. Être une femme ne signifie pas automatiquement ne pas être exposée aux troubles de sa propre violence envers autrui, que ce soit un compagnon, un mari, un fils. Mais, tandis qu'aujourd'hui, du moins dans le monde occidental, il existe de nombreuses structures d'écoute pour les femmes, les hommes n'ont toujours aucune référence, sauf le commissariat de police auquel ils se tournent très rarement. En somme, une femme, de nos jours, est au moins comprise dans son besoin d'aide, elle peut souvent être aidée, un homme est doublement marginalisé car il risque le ridicule.

NICOLINI – Il me semble comprendre que vous, en tant que centre, mettez beaucoup l'accent sur les victimes de la violence.

OCCHINI - Et que dites-vous de ceux qui sont responsables de la violence ? Aucune attention envers ces personnes ? Aucune action préventive ?

CECCONI – Vous utilisez bien le terme personne, monsieur...

OCCHINI – Monsieur Occhini. Parce que, comme nous le disions, si les femmes sont la grande majorité des victimes. Parmi les victimes, il n'y a pas que des hommes, il y a aussi des enfants.

NICOLINI – Les victimes peuvent également être les sans-abri, les homosexuels, les transgenres, les membres de cultures différentes. CECCONI – En effet, c'est malheureusement le cas.

NICOLINI – Les mineurs peuvent également être victimes à la fois des pères et des mères, ainsi que des adultes qui gravitent dans la sphère de la famille et des amitiés, autant que je sache.

CECCONI – En effet, les abus sur les enfants commis par des étrangers sont en pourcentage plus faible. Mais pour revenir à votre question initiale, monsieur Nicolini. Il arrive que les victimes ne dénoncent pas les abus non seulement par honte, mais aussi parce qu'elles veulent d'une manière ou d'une autre protéger légalement et pénalement le mari, le partenaire, l'adulte qui les persécute.

NICOLINI - Devenant ainsi involontairement complices de leurs propres bourreaux.

CECCONI – Exactement.

NICOLINI – Il me semble comprendre que vous avez une proposition concrète à nous soumettre.

CECCONI - Exact. Notre équipe part du principe de ne pas avoir affaire à un criminel tout court ! Mais à une

personne malade, qui a elle-même besoin d'aide. Nos experts pensent que, avant même les sanctions pénales, ou du moins parallèlement à celles-ci, des stratégies thérapeutiques efficaces doivent être mises en œuvre. Et que ces stratégies peuvent être plus efficaces si elles sont mises en œuvre dans le contexte familial et social où se produisent les méfaits. En bref, l'individu doit être soigné au sein de son propre contexte socio-familial et culturel. Et il faut être conscient que le contexte est souvent aussi malade que l'individu porteur de violence.

NICOLINI – Comment identifier ces personnes pour les soigner et mener des actions préventives ?

CECCONI– C'est là que vous intervenez.

LANDRI - Nous ? Qu'est-ce que nous avons à voir là-dedans ?

CECCONI – Vous entendu comme une communauté sociale en général. Nous nous adressons à tous les copropriétaires, nous disions. C'est pourquoi je suis ici aujourd'hui. Pour vous faire savoir que notre Centre existe, composé d'experts capables de fournir une aide concrète. S'il y a des problèmes que vous vivez personnellement ou si vous avez remarqué qu'il y en a dans votre copropriété, vous avez besoin d'aide. Maintenant, vous avez quelqu'un qui peut vous aider.

NICOLINI – Mais ainsi, le droit à la vie privée des personnes ne disparaît-il pas ?

OCCHINI – Vous nous demandez d'agir en tant qu'espions ?

CECCONI – Eh bien ... (Elle est interrompue par Miani).

MIANI – Excusez-moi, Madame Giordano. J'ai fini mon travail ! GIORDANO – Très bien, Monsieur Miani. Vous pouvez y aller. Merci.

MIANI – Si je peux, j'aimerais rester. J'ai quatre magnifiques petites-filles. (Regardant mal Landri), cela me terrifie de penser qu'un jour elles pourraient être battues ou violées par l'homme en qui elles ont eu suffisamment confiance pour vouloir l'épouser.

ADMINISTRATRICE – Il n'y a aucun problème. Venez, Monsieur Miani. Asseyez-vous.

LA FONTE – (Pendant que Miani prend et apporte une chaise pour s'asseoir avec le groupe, s'adressant à Nicolini à voix haute, tandis que tous écoutent avec intérêt sauf Landri qui soupire), Marco, si un jour je te demandais de vivre ensemble, si tu acceptais... (Elle s'interrompt). NICOLINI – Continue, Michela, je t'en prie. Agis comme si nous étions seuls, toi et moi, au milieu d'un pré.

LANDRI – (Se moquant d'eux), avec les petites marguerites tout autour et les papillons qui volent.

OCCHINI – Bien sûr, faites comme si nous n'étions pas là !

LA FONTE – Si un jour je me faisais détester...



Pourrais-tu me frapper ? NICOLINI – Tu me fais battre le cœur, Michela.

PERETTI – Réponds-lui, Marco !

OCCHINI – Allez, Marco, réponds !

NICOLINI – Et si un jour c'était moi qui me faisais détester, pourrais-tu m'insulter ou me frapper ?

MIANI – C'est quelque chose de trop excitant, ça ! Ça me rend malade !

ADMINISTRATRICE – Monsieur Miani, vous devez vous sentir mal maintenant, au meilleur moment ? Nous n'avons même pas de défibrillateur dans cette copropriété !

CECCONI – C'est une grave lacune, administratrice !

MIANI – Je vais mieux !

ADMINISTRATRICE – Dieu soit loué !

MIANI – Toujours loué ! Mais continuez, les gars ! C'est trop beau de vous écouter !

LANDRI – Mais quelle comédie sommes-nous en train de jouer ? Sommes-nous devenus fous ?

CECCONI – Permettez-moi, Monsieur Landri ...

L'amour n'est jamais une folie ! Surtout, il faut dire qu'un homme ou une femme n'est jamais amoureux...

(Elle fait une pause). N'est jamais amoureux un homme ou une femme qui lève la main, quelle que soit la raison pour laquelle il le fait !

LANDRI - Marco, je veux te poser une question !

NICOLINI - Tu veux aussi me demander de te marier ?

MIANI – (Se levant d'un bond et applaudissant), coup de théâtre ! Vous êtes gays tous les deux ?!

ADMINISTRATRICE – Monsieur Miani, s'il vous plaît, asseyez-vous ! Et taisez-vous !

MIANI – Vous savez que je vous obéis, Madame Giordano ! Doctoresse Giordano !

LANDRI – Nicolini, si j'étais toi, j'éviterais de jouer au fou !

NICOLINI – J'évite ! J'évite ! Je sais que tu es ceinture noire de karaté, Landri. Je ne voudrais jamais t'irriter !

LA FONTE – (Se levant d'un coup), et moi, je suis championne de kick boxing. J'ai remporté le tournoi des municipales ! Landri, si tu touches Marco, tu prends ! (Elle adopte une position de combat avec les poings tendus).

NICOLINI – Michela, tu es une révélation ! Tu sais aussi cuisiner ? PERETTI – Cette blague ne me plaît pas ! De toi, Marco, je ne m'y serais jamais attendu.

OCCHINI – Exact, Marco, on dirait presque qu'au fond, avec tes belles manières, tu penses à te faire servir.

MIANI – C'est à elle, Mademoiselle La Fonte, de répondre !

LANDRI – Oh, mais vous voulez bien arrêter avec ces bêtises ? Ça suffit, s'il vous plaît !

CECCONI – Ça suffit, s'il vous plaît ! (À Giordano), excusez-moi. GIORDANO – De rien, doctoresse, allez-y.

CECCONI - (À La Fonte et Nicolini), soyez sages, vous deux ! Pour quelques minutes au moins. (À Landri), posez votre question, Monsieur Landri. (Landri hésite). Allez-y, dites, Monsieur Landri !

LANDRI – Marco, supposons que tu épouses Michela...

LA FONTE – Supposons ?

CECCONI – S'il vous plaît, Michela ! S'il vous plaît.

LANDRI – Supposons que Michela te trompe ?

LA FONTE – (Se levant brusquement), oh !

CECCONI – (À La Fonte), s'il vous plaît ! (La Fonte se rassied).

LANDRI – Toi, un homme ! Un homme avec des attributs ! Tu ne les lui donnerais pas ?

PERETTI – (Unissant les mains), ô, saints protecteurs, regardez-nous ! CECCONI – Réponds, Marco. S'il te plaît, réponds.

NICOLINI - ... Supposons qu'un jour, bientôt, je demanderai à Michela de m'épouser ! (Il sourit à Michela qui sourit en retour). Et supposons qu'elle, peut-être un jour, acceptera ... Nous faisons une hypothèse ...

LA FONTE – Eh bien sûr, une hypothèse, quoi d'autre, sinon ? (Nicolini et La Fonte hésitent à se regarder dans les yeux).

LANDRI – Nicolini, veux-tu continuer avant que la nuit tombe ?! NICOLINI - (Regardant intensément Michela), si un jour elle regarde avec désir un autre homme ? Que ferai-je ? Je ne veux même pas y penser ! Je pourrais devenir fou. (Michela secoue la tête comme pour dire "jamais !") ... Ou peut-être si je crois simplement qu'elle a regardé avec désir un autre homme parce que peut-être je suis fou de jalousie ? LA FONTE – (Très douce), tu es jaloux de moi ? Serais-tu

jaloux de moi ? Tu dis que tu es jaloux de moi ? Si tu es jaloux de moi, cela signifie que ...

MIANI – (Interrompant Michela), il n'y a rien de mal à être jaloux, hein ! Tant que cela ne dégénère pas en violence !

LANDRI – Et tu penses que Miani ne va pas donner son avis ?! (S'adressant à l'administratrice), vous ne voulez pas le faire taire, celui-là ?! (Miani commence à enlever sa ceinture).

GIORDANO – Ne le fais pas, Miani ! (Faisant signe à Cecconi), nous avons affaire à un agent public, arrêtez-le !

MIANI – (Levant les mains en signe de reddition), d'accord ! Madame ! (Giordano se passe les mains dans les cheveux comme pour dire "qu'est-ce que je dois supporter").

NICOLINI – Le jour où je deviendrai jaloux au point de confondre même les ombres avec la réalité, ce jour-là, j'aurai deux possibilités. Je lui demanderai de me dire la vérité, et ensuite je croirai toujours ce qu'elle me dira parce que je l'aime ... Ou bien, j'irai voir un avocat et je demanderai le divorce ! Je suis un homme avec des attributs, tu as bien dit !

Je ne baisserais jamais les poings sur elle ! Et puis il y en a tellement dehors qui me font de l'œil !

LA FONTE – Quoi ? Qui te fait de l'œil ? Explique-moi

maintenant ! NICOLINI – Une femme ouverte d'esprit comme toi ne devrait pas être jalouse !

LA FONTE – Pourquoi pas ?

MIANI – (Se levant tout d'un coup alors que Nicolini et La Fonte s'assoient), je vais chercher des cacahuètes ? Cette réunion de copropriété est aussi passionnante qu'un film !

ADMINISTRATRICE – Monsieur Miani, s'il vous plaît, restez assis ! Et en silence !

MIANI – J'obéis, administrateur ! Administratrice ! Madame l'administratrice ! Je vous obéis. Toujours !

ADMINISTRATRICE – Que le Ciel soit loué !

MIANI – Toujours ! Que le Ciel soit loué !

CECCONI – Silence, s'il vous plaît ! ... Monsieur Landri, voulez-vous poser une autre question ? Allez-y !

LANDRI – Marco !

NICOLINI – Dis-moi, Gino.

LANDRI – Les femmes, on le sait ... (Il fait une courte pause). Ce n'est pas que je sois particulièrement intéressé. Juste pour discuter, approfondir, tu comprends...

NICOLINI – Bien sûr, Gino. Dis-moi...

LANDRI – D'abord, elles te courent après pour se faire épouser. Et tu penses qu'elles t'aiment comme une femme doit aimer son mari, avec le corps et l'esprit ... Puis, un jour... (Il s'interrompt, gêné).

NICOLINI – (Se levant), un jour ou peut-être une nuit, elles commencent à te rejeter ? Je le dis juste pour discuter ... Une nuit, elles ont mal à la tête, l'autre elles sont fatiguées, l'autre on ne sait pas trop quoi...

LANDRI – Et toi, dans ce cas, que fais-tu ?

NICOLINI – Qu'est-ce qu'un vrai homme fait ?

LANDRI – Qu'est-ce qu'un vrai homme signifie ? Qui est un vrai homme ? OCCHINI – Cette conversation commence à me plaire. Peut-être que je n'ai pas perdu mon temps en venant ici cet après-midi.

NICOLINI – Un vrai homme, selon ma conception, est un homme sûr de lui. Avec une si haute estime de lui-même qu'il ne peut même pas vouloir effleurer une femme qui ne le désire pas en retour. Comment peut-on rester avec une femme qui dit non ! Tout en moi se rebelle.

LANDRI – Même si c'est ta femme ? Je le dis juste comme ça. Tu es écrivain, tu réfléchis à ces choses. Tu en sais plus que nous.

OCCHINI - C'est sûr. D'autant plus, je le dis, une femme, tu dois la respecter. Tu dois la respecter surtout si c'est ta femme ou ta compagne de toute une vie !

MIANI – Si un homme doit frapper une femme pour pouvoir être avec elle, cela signifie qu'il ne peut pas en avoir d'autres. Cet homme pense de lui-même qu'il ne vaut rien.

OCCHINI - Cet homme ne se respecte pas du tout.

Exact ! (Miani fait des gestes de la main pour dire que cet homme est au niveau du sous-sol). NICOLINI - J'ai la nausée à l'idée que cela puisse se passer autrement ! LA FONTE – (Se levant tout d'un coup, à Nicolini), je n'ai pas eu tort de tomber amoureuse de toi. (Les deux sont sur le point de s'embrasser, mais ils sont brusquement interrompus).

LANDRI – Alors il ne nous reste plus qu'à aller...

NICOLINI – (L'interrompant), non ! Un vrai homme n'achète pas l'amour d'une femme.

LA FONTE – Bien dit !

(Elle pose la main sur la poitrine de Marco. Encore une fois, il voudrait l'embrasser. Peretti soupire. Marco est brusquement interrompu). OCCHINI – Comment un homme peut-il être heureux avec une esclave, même temporaire !

LANDRI – (À Occhini), tu te trompes ! (À tous), vous vous trompez ! Il y a des femmes qui aiment se vendre ! Elles aiment ça ! Je le sais, je l'ai lu !

NICOLINI – Pour celui qui achète, c'est agréable d'y croire.

OCCHINI – Elles se vendent par pauvreté ou par amour du luxe.

MIANI - Jamais par plaisir de rester avec celui qui les achète !

LANDRI – Comment tu le sais, vieux ?

ADMINISTRATRICE – Monsieur Landri ! Un peu de respect !

MIANI – Laissez-le dire ! La vieillesse n'est pas une honte comme lever la main sur une femme !

LA FONTE – Comment lever les mains sur un autre être humain ! OCCHINI – Bien dit, Michela !

LANDRI – Vous insinuez encore ?

PERETTI – Nous n'insinuons rien, Landri !

NICOLINI - Si un homme doit avoir une femme en l'achetant comme une esclave, il vaut mieux pour lui qu'il reste seul, je pense.

MIANI – Un homme digne de ce nom obtient l'amour en le conquérant ! LANDRI – Et s'il n'y parvient pas ? Je demande juste parce que votre avis m'intéresse.

PERETTI – Bien sûr !

LA FONTE – Ne mettons pas cela en doute.

MIANI – Mieux vaut qu'il reste seul !

NICOLINI – Je suis d'accord avec Roberto.

OCCHINI – Moi aussi !

CECCONI – Au centre de lutte contre la violence, travaille une équipe d'experts de haut niveau. Mais nous avons besoin de volontaires pour se rendre dans les écoles et commencer la prévention. Quiconque parmi vous veut venir nous aider est le bienvenu. (Ralentissant et balayant le regard pour ne pas regarder Landri en particulier), quiconque veut venir raconter son histoire et/ou demander de l'aide dans le plein respect de sa vie privée est plus que bienvenu. GIORDANO – Le bureau du docteur Cecconi est au deuxième étage de la mairie.



CECCONI - Vous pouvez aussi nous trouver en ligne. Pour rejoindre l'équipe en tant que collaborateurs bénévoles, il faut suivre et réussir une formation, évidemment.

MIANI - Monsieur Nicolini, que diriez-vous si vous et moi allions donner un coup de main ?

NICOLINI – Si tu me tutoies et m'appelles par mon prénom, Roberto, alors j'en suis.

MIANI – Marché conclu, Marco !

OCCHINI – J'en suis aussi !

NICOLINI – Et toi, Gino ? Tu viendrais ? (Le téléphone d'Occhini sonne, il s'éloigne pour répondre).

LANDRI – Je ne suis pas un écrivain oisif comme toi, Nicolini. Je suis un agent immobilier, vous le savez. Mon assistant m'a planté en ce moment. Désolé, je suis trop occupé.

NICOLINI – Réfléchis-y. Je ne pense pas qu'il y ait de délais.

CECCONI – Absolument pas ! Il y a tellement à faire ... Et vous, Mesdames, qu'en dites-vous ? Voulez-vous contribuer d'une manière ou d'une autre ?

PERETTI – Je dirais que nous, toutes les femmes de la copropriété, devrions participer !

LA FONTE – J'en suis !

OCCHINI – (Remettant son téléphone dans sa poche et revenant dans le groupe). Je viens de parler avec Giuseppina. Ma femme veut aussi participer.

LA FONTE – (À Occhini), je l'appellerai plus tard.

OCCHINI - Quand tu veux, Michela.

PERETTI – Et ta femme, Gino ? Penses-tu qu'elle pourrait être intéressée à venir avec nous ?

LANDRI – Francesca ?

LA FONTE – Francesca. Qui d'autre ?

LANDRI - En ce moment, elle a beaucoup de problèmes avec une vieille tante qui a besoin d'aide. Je ne pense pas qu'elle puisse être intéressée. PERETTI – Je lui demanderai directement. Si cela ne te dérange pas. LANDRI – (Clairtement contrarié), absolument pas !

PERETTI – Parfait. Je passerai chez vous plus tard.

LA FONTE – Je viens avec toi ! Pas d'objection, Landri ?

LANDRI – Absolument. (Landri exprime son mécontentement, mais les voisines font semblant de ne pas le remarquer).

OCCHINI – Giuseppina voudra vous accompagner. À quelle heure pensez-vous aller chez Francesca ?

PERETTI – (À Landri), après le dîner, ça va ?

LANDRI – (Ironiquement), chez vous ! Allez-y, faites comme si je n'étais pas là.

LA FONTE – Hé, Landri, au fait, ne fais pas semblant que vous n'êtes pas à la maison ! Ouvre la porte quand nous frapperons ! De toute façon, nous ne partirons pas sans avoir parlé à Francesca. Résignez-vous.

LANDRI – La Fonte, tu sais que tu es exaspérante ? Marco, réfléchis bien avant de l'épouser celle-ci !

NICOLINI - J'y ai pensé bien trop longtemps, crois-

moi ! (La Fonte fait une série de grimaces amusantes à Landri, qui répond par des gestes de colère, tandis que Nicolini, toujours en gestes, lui dit de se calmer).

ADMINISTRATRICE – (S'adressant à La Fonte, Nicolini et Landri), si vous voulez vous battre, vous trois, je vous en prie, ne le faites pas en ma présence ni en présence du docteur ! Merci ! (S'adressant à Cecconi), merci, docteur Cecconi. Votre intervention a été précieuse. (S'adressant à tous), la séance est levée !

LANDRI – Enfin ! Que le Ciel soit loué ! Puis-je le dire ?

OCCHINI – Assez de controverses, Landri !

PERETTI – (Tous se lèvent). Espérons que la prochaine fois que nous nous verrons, ce sera pour célébrer un engagement !

OCCHINI – Ce serait une excellente occasion de socialiser !

MIANI – Exact !

NICOLINI – Est-ce possible, Michela ? Que bientôt il y ait un engagement ?

**POUR LIRE LA SUITE CONTACTER L'EDITEUR**